Document généré le 18 avr. 2024 03:04

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Tous les hommes sont modernes

Oeuvres de Claude Lévi-Strauss. Sous la direction de Vincent Debaene, Frédéric Keck, Marie Mauzé et Martin Rueff. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2128 p.

Normand de Bellefeuille

Numéro 227, juillet–août 2009

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1989ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

de Bellefeuille, N. (2009). Tous les hommes sont modernes / *Oeuvres* de Claude Lévi-Strauss. Sous la direction de Vincent Debaene, Frédéric Keck, Marie Mauzé et Martin Rueff. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2128 p. *Spirale*, (227), 37–38.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Tous les hommes sont modernes

ŒUVRES de Claude Lévi-Strauss
Sous la direction de Vincent Debaene, Frédéric Keck, Marie Mauzé et Martin Rueff
Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2128 p.

par NORMAND DE BELLEFEUILLE

Le 22 septembre 2004, Antoine Gallimard propose à Claude Lévi-Strauss d'entrer dans la Pléiade. Dès janvier 2005, l'auteur suggère aux Éditions Gallimard une liste de sept titres répartis selon un plan qu'il qualifie lui-même d'*« idéal »*. Ces sept livres s'échelonnent de l'incontournable *Tristes tropiques* (1955) au très étonnant *Regarder écouter lire* (1993). Quand il commence à établir cette édition en y apportant corrections, précisions et en y ajoutant des notes diverses, Claude Lévi-Strauss a 96 ans. Le remarquable ouvrage, orchestré par Vincent Debaene, Frédéric Keck, Marie Mauzé et Martin Rueff, paraîtra en 2008 et soulignera le centenaire de l'un des pères de la modernité.

Que retiendra-t-on avant tout de l'œuvre polymorphe de Claude Lévi-Strauss? Qu'il fut l'anthropologue le plus lu et le plus traduit du XXe siècle? Qu'il sut s'imposer scientifiquement avec, et probablement malgré, un style très littéraire (on pensera surtout à *Tristes tropiques*) qui lui a sans doute valu son siège à l'Académie? Ou alors ne nous souviendrons-nous que de sa méthode qui, un peu injustement, en aura fait, dans la mémoire collective, le père fondateur du structuralisme?

L'avenir, à n'en pas douter, sera critique, peut-être même sévère envers cette œuvre magistrale. Il ne peut sans doute en être autrement avec une pensée aussi multidimensionnelle, avec une pensée scientifique et intellectuelle nécessairement sujette, avec les décennies, aux intermittences des courants idéologiques, des doctrines et des modes d'un certain prêt-à-penser toujours incendiaire.

L'éloquence de choisir

La composition de cette édition de la Pléiade, intitulée *Œuvres* (plutôt que *Œuvres choisies* ou *Œuvres I*) vaut réflexion, d'autant plus que l'on sait que la sélection des titres est de l'auteur lui-même. Tout choix implique des enjeux et sans doute des aveux, Vincent Debaene le souligne avec la politesse convenue dès l'ouverture de sa préface. Pourquoi Lévi-Strauss privilégie-t-il surtout des œuvres tardives, élaguant ainsi celles datant de l'époque du structuralisme triomphant? Pourquoi ce choix évacue-t-il ses importants travaux sur la parenté (*Les structures élémentaires de la parenté*, entre autres, qui date de 1949), sur les mythes amérindiens, pourtant l'un de ses territoires privilégiés (composant les quatre tomes et les deux mille pages des *Mythologiques*), tous ses articles précisément inspirés de l'approche structurale *(Anthropologie structurale et Anthropologie structurale deux)*? Mais à mon avis, l'« oubli » le plus significatif, éloquent même, concerne *Race et histoire* (1952) et *Race et culture* (1971), deux titres que lui avait commandés l'Unesco.

On pourra évidemment alléguer que l'auteur n'a pas cru pertinent de redonner à lire des textes savants ou décisifs surtout méthodologiquement pour les spécialistes de l'histoire de l'anthropologie. On dira sûrement que cette sélection a le mérite d'offrir au lecteur des œuvres plus littéraires, plus accessibles, à portée bien davantage humaniste que scientifique. Voilà qui est incontestable, et le seul plaisir de donner à lire ou à relire le lumineux (et très barthésien… oui, oui… vous verrez…). *Regarder écouter lire* où Lévi-Strauss, âgé de 85 ans, s'impose comme un redoutable théoricien de l'art, peut sans aucun doute faire oublier bien d'importantes omissions, mais…

L'éloquence de démentir

… mais il m'est difficile, voire impossible, de ne pas lire, dans le « palmarès » privilégié par l'auteur, une opération de démentir, d'autant plus que c'est Lévi-Strauss lui-même qui parle d'ensemble idéal. S'il pourra sembler inconvenant de reprocher à un centenaire d'avoir voulu occulter certaines zones d'ombre de sa longue démarche intellectuelle, cette édition de la Pléiade rate partiellement l'un des paramètres me semblait-il obligé de cette prestigieuse collection : la dimension critique précisément. Si *démentir* apparaît à certains excessif, parlons plutôt du probable légitime parti pris d'un auteur qui *choisit* de laisser une signature restreinte plutôt qu'un « portrait en pied ».

Mais étrangement, à trop vouloir refouler, c'est bien connu, on ne réussit qu'à mieux mettre en lumière. Aussi cette édition de la Pléiade vaut-elle *également* par son contre-pied, par ce *négatif* qu'elle révèle texte après texte et, en ce sens, elle demeure, bien malgré elle, un outil essentiel à la compréhension de l'œuvre entière de Lévi-Strauss, un outil terriblement critique précisément dans sa volonté même d'écarter les textes aujourd'hui les plus vulnérables.

Le structuralisme

Nul maintenant n'ignore que Lévi-Strauss n'est pas le père du structuralisme. Ce qu'il n'a d'ailleurs lui-même jamais revendiqué. Son immense mérite consiste à avoir appliqué et imposé cette stratégie de « lecture » à un corpus jusque-là investigué de façon presque essentiellement intuitive, descriptive et même poétique. On sait que cette méthode est empruntée à la linguistique, et plus précisément à la phonologie, un terreau beaucoup plus propice d'ailleurs, par son territoire plus restreint et plus systémique, à une telle saisie scientifique et même mathématique. S'inspirant principalement du stucturalisme russe et de l'école de Moscou, Lévi-Strauss fut un lecteur passionné de Jakobson et de Vladimir Propp dont l'analyse des contes traditionnels russes demeure le plus éloquent exemple du structuralisme naissant.

Mais de même qu'on a rapidement constaté que cette approche ne possédait peut-être pas le coefficient de reproductibilité qu'on lui attribuait et ce, dès qu'on changeait de corpus, de même interroge-t-on aujourd'hui la totale pertinence de cette application des méthodes descriptives et oppositionnelles des linguistes à des unités de plus haut niveau que les sons, tels, dans le cas qui nous occupe, les structures de la parenté, les constituants des mythes ou la dichotomie nature-culture.

Le double mérite de Lévi-Strauss fut d'avoir joué le rôle de déclencheur dans cette révolution intellectuelle en sciences jusque-là dites humaines, bouleversement qui consiste à autoriser l'application de méthodes plus scientifiques, objectives et rigoureuses; mais, du même coup, d'avoir eu l'intelligence de rapidement constater les limites

d'une telle rigueur logique sur certains corpus et de ne pas s'obstiner dans un purisme systémique qui l'aurait éloigné justement de toutes ses géniales intuitions analytiques. Il a su prendre et laisser. Et en ce sens, sa composition de la Pléiade parle haut et fort. Il a choisi l'intuition, non pas contre la méthode, mais comme essentiel complément, comme essentielle conséquence de la méthode. Et c'est là qu'il fait véritablement preuve de créativité. Là encore, il n'est pas sans rappeler Roland Barthes.

Le corpus amérindien

Second lieu de vulnérabilité qu'il a choisi ici de mettre en veilleuse : le corpus (tout l'ensemble) des *Mythologiques*. Je reconvoque à ce propos le « cas » Vladimir Propp dont on sait très bien aujourd'hui que sa méthode d'analyse, ingénieuse et fonctionnelle quand il s'agissait des contes populaires traditionnels russes, n'a pas la même pertinence si l'on change de répertoire, que ce soit dans le genre, même apparenté (le conte de fées occidental, par exemple) ou alors dans l'origine culturelle (le conte océanien ou le conte amérindien). Bref, sa reproductibilité ne s'est pas avérée universelle, malgré toutes les contorsions méthodologiques qu'on a pu lui imposer.

Il en va de même en ce qui concerne la méthode et le territoire privilégié par Lévi-Strauss. Faut-il rappeler que les observations — et par conséquent les conclusions — de l'auteur sont essentiellement ancrées dans le territoire américain, ce qui a déjà l'avantage de démontrer l'incroyable unité mythique et ethnologique de ce grand et diversifié continent. Mais tout cela est-il « exportable » ? Est-il légitime, du moins méthodologiquement, d'établir des modèles dits universaux à partir d'un corpus certes vaste, mais géographiquement exclusif ?

On sait que l'idée théorique centrale de cette œuvre — du moins de son volet ethnographique — est basée sur l'avancée freudienne de l'interdit de l'inceste. De là, Lévi-Strauss conclut, après d'innombrables vérifications territoriales américaines, qu'il existerait une loi valable en tous temps et tous lieux, celle de la réciprocité, entre les hommes de différents clans ou familles, d'un mode d'échange précis des femmes, justement dans le but de respecter le tabou aussi bien religieux que social de l'inceste. Or, on sait aujourd'hui que cette forme de prohibition de l'inceste comme constituant premier du contrat social n'a été démontrée que pour des systèmes élémentaires alors que dans les systèmes plus complexes (les plus nombreux), la parenté ne désigne pas d'office de partenaire de mariage préférentiel, se contentant (pour des raisons bien plus génétiques que religieuses ou culturelles) d'exclure certains parents trop proches généalogiquement.

Bref, si Lévi-Strauss a bel et bien eu une grande idée, il a peut-être eu trop rapidement la prétention d'en proclamer l'universalité. Il est donc légitime que certaines de ses certitudes théoriques soient aujourd'hui en révision. Fallait-il pour autant ne pas, ici, donner à relire ces textes fondateurs de l'ethnologie moderne ?

La diversité humaine : patate chaude postmoderne ?

Troisième lieu d'achoppement. Si, en 1962, la parution de *La pensée sauvage* proclamait la fin de l'hypothèse de l'existence d'une mentalité dite primitive et statuait, du même souffle, que tous les hommes étaient modernes, brouillant ainsi le sens traditionnel de l'Histoire, Lévi-Strauss n'en avait pas fini avec la question de la race et de la diversité humaine.

Lévi-Strauss croit alors que l'une des missions de l'anthropologie moderne consiste non seulement à expliquer la différenciation culturelle, mais à en célébrer la grandeur et surtout l'incontournable nécessité alors que jusque-là, pour plusieurs, et aujourd'hui encore d'ailleurs, celle-ci s'évaluait davantage en termes de monstruosité, voire de scandale.

En 1952, à la demande de l'Unesco, il publiera *Race et histoire* où il explique et fait même l'éloge de la pluralité des mœurs, des coutumes et des croyances. Statuant qu'il s'agit là d'un phénomène sain et normal, il remet sévèrement en question cette façon très généralisée de réagir à la différence culturelle par une répulsion spontanée que certains qualifieront de « naturelle ». Que cette réaction prenne une forme sophistiquée comme la condescendance ou même la compassion devant ce qui s'avère une forme d'infériorité, ou alors des formes plus ouvertement agressives et méprisantes, il s'agit pour Lévi-Strauss de déconstruire ces attitudes en rendant la diversité intelligible, acceptable et même souhaitable. *Race et histoire*, ouvrage à l'écriture limpide destiné à un large public, allait rapidement devenir un classique de la littérature antiraciste.

Dix-neuf ans plus tard, toujours à la demande de l'Unesco, il prononce la conférence inaugurale de l'Année internationale de lutte contre le racisme. Les idées qu'il y développe sont reprises plus largement dans *Race et culture*. Alors pourtant qu'il y développe une nouvelle fois l'idée qu'*« une véritable civilisation implique nécessairement la coexistence de cultures offrant entre elles le maximum de diversité »*, on en a fait, dans certains milieux, une lecture pour le moins tendancieuse.

Dans sa préface à *Regard éloigné* (1983), où est repris le texte de *Race et culture*, Lévi-Strauss dira : *« Ce fut un assez joli scandale. »* Cet assez joli scandale devait d'ailleurs renaître au moment de cette réédition qui coïncidait avec une montée, timide certes mais médiatiquement importante, de l'extrême droite française néoraciste. Entre le fait de soutenir, comme Lévi-Strauss, l'idée que les cultures se rencontrant ne doivent pas pour autant perdre leurs singularités réciproques et le fait de dénoncer les dangers que représentent une immigration massive et son incontournable métissage qui menace l'intégrité raciale de la nation d'accueil… il n'y a qu'un petit pas que certains franchirent en galopant…

Mais en 2005, Lévi-Strauss ira encore plus loin, toujours dans sa défense de l'absolue nécessité de préserver la diversité culturelle planétaire, en affirmant, sans détour cette fois, que l'explosion démographique moderne ne pouvait conduire qu'à un appauvrissement de cette diversité, qu'à une homogénéisation des cultures et de leurs traits naturellement spécifiques. De là à soutenir qu'il serait préférable que les peuples limitent leurs échanges et gardent entre eux une certaine distance, il n'y avait qu'un autre tout petit pas… qu'alors lui-même posa, réalimentant la polémique. Quant à savoir si d'avoir écarté ce texte de cette édition de la Pléiade constitue une forme de désaveu… nul ne le saura sans doute jamais.

L'héritage

Aucun doute pourtant, l'héritage de Claude Lévi-Strauss sera lourd, complexe et peut-être même parfois encombrant. Retiendra-t-on, plus *confortablement*, le littéraire qui n'hésitait pas à avouer que la composition de ses livres était redevable aux écrivains surréalistes plutôt que l'anthropologue qui a réussi à imposer à sa discipline l'approche structuraliste, tout en évitant un formalisme excessif par sa constante *« déférence presque maniaque envers les faits »* ? En ce sens, il n'est pas, une fois de plus, sans rappeler Roland Barthes qui dénonçait cette tendance formaliste à énoncer un *« système des systèmes »* sans que la résultante soit une forme vide, vide de substance, vide de sens. On ne doit jamais atteindre *« le niveau logique par appauvrissement sémantique »* (*La pensée sauvage*). Et Lévi-Strauss l'a éloquemment démontré : la logique des signes n'a pas à s'opposer, bien au contraire, à la logique des émotions.

En complément, on lira avec grand intérêt le numéro hors série spécial de la revue *Sciences humaines*, intitulée « Comprendre Claude Lévi-Strauss » (novembre-décembre 2008).